

La dangereuse expédition

par Jacques DURAND, secrétaire de l'association de sauvegarde du patrimoine de Bruley

Pourquoi sont-ils partis en Amérique ?

Ayant eu entre les mains le livre de l'abbé Demange *"Un pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes dans un village du Toulousain"*, je fus quelque peu surpris de lire ce passage : *"Vers 1850, une dizaine de jeunes gens, d'hommes plutôt, car ils avaient de vingt-cinq à trente ans, appartenant à d'honorables familles, partirent pour la Californie, la nécessité n'étant pour rien dans leur émigration. Santé, patrimoine, amitié, promesse d'établissement et d'avenir heureux, tout souriait à quelques-uns. Je ne sais quels récits enflammèrent leur imagination. L'espoir d'amasser rapidement une fortune colossale les entraîna"*.

Comment pouvait-on s'engager dans une si dangereuse expédition alors que l'on a devant soi un avenir heureux ? Telle fut ma question. Les paysans lorrains sont, en général, gens positifs et prudents ; ils n'aiment pas courir les aventures et ils préfèrent, à tous les beaux rêves, la tranquillité d'une vie modeste et difficile, passée à cultiver des terres avares ou des vignes que la gelée printanière n'épargne pas toujours. Pour qu'au village de Bruley, qui comptait cinq cents âmes, il s'en fût trouvé, en même temps, sept pour s'expatrier aux Amériques et aller vivre, de longues

années peut-être, au-delà des mers, il fallait plus que l'espoir de faire fortune pour les décider.

Car il faut bien convenir que quitter son village, sa famille, ses amis, tout cet environnement familial et social qui a fait, au fil des jours, de l'individu ce qu'il est, ces composantes de la personnalité qui font que chacun à nul autre n'est pareil, cette décision est trop importante pour ne résulter que d'un simple coup de tête. Il est beaucoup plus probable qu'un tel choix est le produit de toute une série de faits qui, se joignant les uns aux autres, conduisent un jour à vouloir changer d'horizon et, quelquefois même, à changer complètement de vie.

Aller chercher ailleurs de quoi faire vivre sa famille n'est malheureusement pas un phénomène particulier à cette époque puisqu'un arrêt de la Cour Souveraine de Lorraine et du Barrois du 28 mars 1770 " fait très expresses et itératives inhibitions et défense à tous les sujets de son ressort d'aller s'établir en pays étranger sans une permission expresse et par écrit, du Roi". Précaution supplémentaire, ceux qui sont ainsi autorisés à s'expatrier, ne doivent pas partir à plus de deux par famille pour que l'on soit ainsi certain qu'ils reviendront bien au pays.

Tout le XIX^e siècle est rempli de ces départs, pour certains temporaires, pour d'autres définitifs. Le colportage est bien connu. Proche de nous, le village de Chamagne, dans les Vosges, a produit les vendeurs d'images d'Epinal, de dentelle de Mirecourt ou de livres de la *"Bibliothèque Bleue"*. Presque toutes les régions de France ont eu leurs exilés, plus ou moins spécialisés dans une profession : ramoneurs savoyards, étameurs auvergnats, maçons de la Marche, scieurs de long foréziens, rouliers jurasiens et bien d'autres. Des femmes aussi quittent parfois le village en hiver pour la grande ville où elles s'engagent comme domestiques, femmes de chambre ou nourrices à domicile.

Si la plupart de ceux qui quittaient leur village ne le faisaient qu'à la mauvaise saison et revenaient au pays pour faire les récoltes, d'autres sont partis pour plusieurs années soit en France soit à l'étranger. On peut dire que le monde entier a accueilli des émigrants français. Suivant les époques, ce fut l'est de l'Europe, pensons à la famille Chopin, puis l'Amérique du Sud et enfin les Etats-Unis qui reçurent trois millions d'émigrants entre 1850 et 1860. "

Les émigrants, jeunes en général, pauvres le plus souvent, constituaient des éléments dynamiques, imbus d'idées démocratiques et égalitaires. "En peuplant le monde, ils l'aidèrent à se transformer" selon la belle formule de l'Histoire Universelle Quillet.

"Ils sont des milliers, comme eux, qui parcouraient, autrefois, chaque année, les routes de notre

pays. Des milliers d'hommes, simples et anonymes, qui cheminent à la recherche d'une vie meilleure. Des milliers d'hommes qui jouent, chaque jour, un formidable quitte ou double avec la vie. Des milliers d'hommes qui, un beau matin, partent pour l'aventure. Car c'est bel et bien une aventure qu'ils vont poursuivre, une aventure à la fois folle, dangereuse et extraordinaire. En un temps où l'on a son hameau et sa

paroisse pour seul univers, ces hommes vont tout quitter pour faire tourner la roue de la fortune". (Jean-Louis BEAUCARNOT, *Quand nos ancêtres partaient pour l'aventure*).

Il faut chercher ailleurs que dans un simple besoin d'aventures pour trouver les raisons profondes qui, au milieu du XIX^e siècle, incitent ces hommes et ces femmes à s'expatrier.

La vie des campagnes au milieu du XIX^e siècle

Les historiens s'accordent pour dire que la vie dans nos campagnes n'a pas changé après la Révolution de 1789 et les guerres napoléoniennes du début du XIX^e siècle. "L'évolution économique n'a pas suivi la révolution politique".

Pour Raymond DOLLARD "la permanence de la société reposait sur des dispositions acquises par répétition des mêmes actions et sur la manière d'agir et de penser transmise de génération en génération". Ce à quoi fait écho Alain LESOURD pour qui l'essentiel de la condition paysanne tient en deux notions : d'une part la stabilité des moeurs, des mentalités et des techniques, d'autre part la hiérarchisation des habitants.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les outils, les façons de travailler tel que l'assolement triennal, la manière de se nourrir, l'habitation, l'éclairage, le chauffage, l'approvisionnement en eau au puits, rien n'a évolué.

"La nourriture de base était constituée par les céréales. La variété venait des fromages, des légumes d'hiver, des fruits séchés au four, des œufs de la basse-cour, des poissons et du miel. Le porc, animal riche pour ce qu'il donne à l'homme et le résultat du braconnage

universellement pratiqué, apportaient la viande. La forêt, le verger, le jardin, la vigne et la basse-cour, voilà ce qu'il restait aux manouvriers les moins pauvres". (A.M. LEPAGE, J. BOMBARDIER, *Histoire de la Doctrine Chrétienne*).

Les champs de pommes de terre augmentent de surface et ce légume prend une place de plus en plus importante dans l'alimentation. "Quand je pense à la vie des paysans en ce temps-là, à ma mère se levant quand il était encore nuit, faisant réchauffer, devant la braise ranimée, la soupe de la veille et partant dans le froid matin qui serre les épaules tandis que ma sœur poussait devant elle ses moutons, en cachant sous son tablier ses doigts gelés, je me dis que les gens des campagnes, les petits paysans de ce temps-là, avaient bien du mérite et que la vie ne leur était point douce" (J. NIGREMONT - *Jeantou le maçon creusois*).

"D'origine paysanne, le curé est très lié à la population" (J. BOMBARDIER, op.cité). La religion tient une grande place dans la vie villageoise. Le prêtre est un personnage important au même titre que le maire. L'instituteur, on dit alors le maître d'école, n'a pas encore le statut qui sera le sien après les lois de Jules Ferry. Tous les habitants, y

compris le prêtre, exploitent la terre. "Tous aiment la terre qu'ils travaillent, qu'ils créent et inventent à leur façon, tous sont attachés à la nature qui les entoure". Il faut comprendre l'attachement à la terre, la quête continue de nouvelles parcelles, la volonté constante d'agrandir son exploitation qui constitue l'essentiel de la motivation du paysan. "Pauvres et riches, malgré leurs évidentes différences, forment une communauté" (D. RONDEAU et F. BAUDIN, *Chagrin Lorrain*).

Le village vit en autarcie et se suffit à lui-même. Mais la pauvreté y est de rigueur. "La caisse communale est vide", "Considérant la pauvre position communale qui se trouve obérée et sans ressources", "Les revenus communaux ne suffisent pas aux dépenses ordinaires, la commune est dans l'impossibilité de payer plusieurs dettes contractées depuis bien des années" sont des formules courantes que l'on trouve, à cette époque, dans les registres communaux. À l'école de Bruley, "le mobilier est dans un tel état que les enfants ne peuvent s'asseoir pour écrire".

Dans cet environnement difficile, tout ce qui peut être récolté est bon à prendre et, pour la caisse communale, tout ce qui peut se louer est source de revenus : la

cueillette des champignons, la pêche dans les fossés, la récolte des glands dans la forêt, tout comme les boues de l'égayoir dans lequel on lave les chevaux au retour des champs.

Pour la classe laborieuse, c'est, dit F. BAUDIN *"une vie de peine et de travail, vie dont l'horizon unique parfois, est le labeur quotidien. Dès l'âge de l'école, que l'enfant ne fréquente d'ailleurs pas régulièrement, et jusqu'au dernier souffle de vie, on passe son temps au travail"*.

En dehors de ces constantes de la vie sociale, divers phénomènes vont aggraver les conditions de vie déjà difficiles. Les terres d'abord qui ne cessent de se morceler au gré des héritages successifs qui partagent souvent la même parcelle entre plusieurs héritiers. L'arrivée du chemin de fer, après 1850, aggrave la situation des vigneronns et des marchands de vins nombreux dans le Toulouais, car l'arrivée des vins du Midi concurrence sérieusement les vins locaux. Il faudra alors chercher un débouché en

Champagne. Par ailleurs, la population ne cesse d'augmenter. Celle du département de la Meurthe s'accroît d'un tiers au cours de la première moitié du XIX^e siècle passant de 338 000 habitants en 1801 à 450 000 en 1850.

Ainsi, bien des raisons d'ordre économique peuvent expliquer qu'il faille espérer, ou chercher soi-même, les moyens d'une vie meilleure.

L'esprit républicain

Justement la révolution de 1848 vient d'envoyer en exil Louis-Philippe, le dernier roi des Français. Ce renversement de la royauté suscite, parmi les populations, l'espoir que la République apportera une amélioration dans la vie quotidienne. Car le sentiment général est républicain. Ce sentiment exprime un réel espoir de changement tout entier contenu dans la formule *"Vive la République !"* qui clôt la séance du conseil municipal de Bruley le 1^{er} mars 1848 au lendemain de la proclamation de la deuxième République.

Des réalisations nouvelles viennent concrétiser cet espoir : la création d'un service postal quotidien attendu depuis longtemps, le 19 novembre, l'attribution d'une allocation aux indigents à l'occasion de la lecture de la constitution *"tant désirée des Français"* pour que soit proposé un banquet fraternel de tous les habitants. Le conseil municipal de Bruley répond à l'offre et exprime aussi le désir d'avoir une petite bibliothèque mais, avec beaucoup de bon sens paysan, on veut des livres les plus nécessaires et des traités agricoles à la portée des campagnards, choisis par eux-mêmes, afin de ne point tomber

dans l'esprit de ces utopistes fabricants de phrases et perturbateurs de la vie pratique.

Par ailleurs, l'Assemblée Nationale décide de doter chaque commune d'un drapeau tricolore pour témoigner de la République mais aussi comme signe de ralliement de la Nation, utile dans mille circonstances. Il ne fait pas de doute que dans les villages tout autant que pour les notables de Toul, l'esprit est surtout républicain. Aussi nos ruraux ont-ils pour candidat Cavaignac dont la campagne est soutenue par le journal catholique *"L'Espérance"*. On peut assurer qu'il y a, en effet, association de la notion de république avec l'espoir d'une amélioration des conditions de vie quotidiennes.

Aussi, combien est grande la déception, dans notre Toulouais, lorsque les résultats de l'élection présidentielle donnent 385 525 voix au prince Napoléon contre, seulement, 67 065 à Cavaignac. Ce n'est pas la visite du prince dans l'Est, au cours de l'été 1850, qui cicatrisera la plaie. On est fort en droit de penser que cet événement politique entre, pour partie, dans les raisons qui motivent, chez les jeunes, la déci-

sion de s'expatrier pour l'Amérique, terre de liberté. On veut en voir, pour preuve, la manière dont est fêté l'anniversaire de la République, le 24 février 1851, sur le bateau qui emporte les jeunes gens de Bruley outre-atlantique.

"Lundi 24, nous avons célébré la fête de l'Anniversaire de la République (la République fut proclamée le 24 février 1848), avec autant de pompe qu'on puisse le célébrer en mer. À six heures du matin, la fête est annoncée par la détonation de trois coups de canon ; au premier coup, tous les pavillons du navire sont hissés, chacun à sa place. À onze heures et demie, trois autres coups de canon annoncent le dîner, qui a lieu sur le gaillard d'arrière ; cent cinquante personnes ont pris part à ce banquet fraternel que le capitaine a donné. Après le dîner, un grand nombre de toasts a été porté relativement à cette fête ; après, suivent les chants patriotiques qui ont été chantés avec un ordre magnifique. Vers trois heures, le président de la commission, qui a été nommée pour la direction de cette fête, annonce la séance levée. À six heures du soir, trois autres coups de canon annoncent le souper ; alors, chacun reprend sa place

à table ; et après le souper, les bols de vin chaud et les bols de punch ont été donnés en abondance. Enfin la fête est terminée par un grand nombre de chants patriotiques. À neuf heures, le président de la commission annonce la séance levée ; alors, chacun se retire dans sa cabine avec le cœur content et satisfait, et avec le désir que cette fête se célèbre en France avec tous les sentiments républicains qui nous animaient tous au milieu de l'océan. Et on peut bien dire que, jamais

peut-être, une fête n'a été célébrée sur mer comme nous avons célébré l'anniversaire de la République Française ".

Aussi, en conclusion de cette analyse de la vie paysanne, dans la première moitié du XIX^e siècle, il n'est pas exagéré de penser que les années de mauvaises récoltes de 1846, 1847 et 1848, le dur labeur quotidien des moins favorisés, un environnement de pauvreté pour une population en forte croissance,

l'espoir évanoui d'un progrès social sous un régime républicain sont, au moins localement, des motivations qui ont conduit des jeunes gens à chercher ailleurs un avenir meilleur.

Quand l'abbé Demange affirme que, pour ces jeunes hommes, la nécessité n'était pour rien dans leur émigration, il fait preuve d'un certain angélisme ! Sans doute vaut-il mieux croire, comme Michel LE BRIS, "que l'époque était comme en attente".

La fièvre de l'or

Or, précisément, en cette année 1849 "depuis des mois, la France n'avait plus la tête qu'à la Californie ". À en croire les journaux de l'époque, on ramassait l'or à la pelle. Pas un mètre de terrain qui ne renferme de l'or. Pièces de théâtre, brochures, loteries et même un ballon captif "CALIFORNIE" lancé dans le ciel de Paris, montrent l'extraordinaire effervescence qui s'empare de la population à l'évocation de cet Eldorado. Même Karl MARX se désole : "les rêves de l'or ont remplacé les rêves socialistes".

Comment nos jeunes gens, en quête d'espérance, ne seraient-ils pas tentés par cette perspective de faire fortune et de connaître une vie meilleure, même s'il faut pour cela se lancer dans l'inconnu d'une aventure où ils ne maîtrisent rien.

L'abbé Léon MANET a retrouvé quatre lettres de son parent Jean Migot qui quitta Bruley en 1850. L'abbé publia une plaquette "Un Lorrain en Californie" dans laquelle il raconte l'aventure. Au départ de septembre 1850, ils sont sept jeunes gens "Tout le village, agité, ému, leur faisait cortège. Ils avaient le cœur gros en dépit de l'assurance qu'ils affectaient ; leurs parents, leurs amis les regardaient

avec une sorte de respect, fait de pitié et d'admiration ". On charge la malle de chacun ainsi qu'une caisse d'outils et une caisse d'armes sur un chariot à échelles et on se met en route en chantant au pas lent de l'attelage. Il faut faire la route à pied jusqu'à Vitry-le-François car le chemin de fer de Paris ne va pas au-delà. Plusieurs jours sont nécessaires pour parcourir les 120 kilomètres. Trois autres jeunes gens tenteront aussi l'aventure, l'année suivante. Puis, plus tard, Reine Gillet veuve Grégoire partie avec son fils. Malheureusement, elle décédera sur le bateau *ETNA* en vue des côtes d'Irlande, le jour de Noël 1867. D'autres, encore, entreprendront le voyage par la suite ; l'histoire n'a pas retenu tous les noms. Une lettre du maire de Bruley, en 1868, rend compte qu'un conscrit réside en Amérique sans espoir de retour " *Cet enfant (alors) en très bas âge a suivi ses père et mère et aïeux*". C'est donc là toute une famille qui est partie.

Après avoir passé une journée et demie à Paris, les voyageurs gagnent Le Havre où ils doivent attendre, de longues semaines, le départ du navire et le petit pécule emporté est bien écorné, d'autant qu'un procès entre les compagnies

d'émigration et les armateurs, retarde le départ du *Moïse*. C'est presque deux mois après leur départ de Bruley que le trois-mâts baleinier appareille enfin. Le bateau relâche à Sainte-Catherine, au Brésil, au début de janvier 1851, puis repart en direction de San Francisco en doublant le Cap Horn. Le 7 février, il relâche sur la côte chilienne. Le *Moïse* entre dans la baie de San Francisco le 3 avril 1851, le voyage a duré près de huit mois.

Les émigrants qui sont arrivés à San Francisco en 1848 ont dû débarquer dans la vase car il n'y avait encore ni quai ni jetée. Il n'y avait que quelques dizaines de baraques en bois où les arrivants s'entassaient à vingt par chambre, sans draps ni couvertures. Certains se bricolaient des abris de fortune avec quelques planches et des branchages. Certains bateaux, à bout de souffle, ne repartaient pas et leurs carcasses échouées dans la baie servaient d'hôtels, selon Michel LE BRIS (*Quand la Californie était française*). Par ailleurs, la baie de San Francisco est au pied d'un coteau en forte pente, aussi, lors des fortes pluies de l'hiver, c'était un véritable cloaque autour des baraques où les ordures s'entassaient et où les rats pullulaient. Mais

Steam Ship "Etna"

PLACE off Kinsale Ireland DATE 25th Decemr 1867.

This is to certify that Reine Gillet,
aged 70 years, native of France, died
on the 25th December 1867, at sea off
Kinsale Ireland, of chronic Bronchitis
& decaying.

John Bligh
Surgeon to L.S.

Philibert Rogier
Constantin Pelland
Jean Morin
J. de Lamoignon
Pierre Louis Dubois

Harveston

Le Consul de France à Liverpool certifie
que la signature apposée ci-dessus est véritablement
celle de M^r John Bligh, Chirurgien de bord
du Vapeur "Etna" de la Compagnie d'Armement.
A Liverpool, le 14 Janvier 1868.
Le Consul
A. Stange



MS 1007
confirmer
par le Consul

Document d'origine attestant le décès de Reine GILLET, veuve GREGOIRE, le jour de Noël 1867, sur le vapeur ETNA, signé par le médecin de bord John BLIGH, signature certifiée par le consul de France à Liverpool.

le miracle des villes-champignon, surtout en Amérique, est ainsi fait que lorsque nos jeunes gens débarquent en 1851, trois ans plus tard, ils trouvent une ville de plus de quatre mille maisons et encore, dit Jean Migot, la ville a été détruite trois fois par un incendie ! "Les rues sont aussi belles qu'à Paris" s'exclame-t-il. Si la plupart des maisons sont en bois et ont même, quelque-fois, plusieurs étages, certaines sont déjà en briques et en fer. Les maisons de jeu foisonnent déjà !

Jean Migot ne regrette pas d'être venu en Californie où règne une sécurité bien meilleure que celle annoncée, où les boutiques sont bien achalandées. Mais il a hâte de gagner les gisements aurifères, on emploie maintenant le mot espagnol *placers*, pour lesquels, lui et ses amis, ont fait ce si long voyage.

Le Vendredi saint, 18 avril 1851, ils prennent le bateau à vapeur pour Sacramento, autre ville champignon née de la fièvre de l'or. Laissons la parole à Jean Migot (lettre du 15 février 1852) : "Nous avons quitté la ville de Sacramento pour monter aux placers de Semelfosse, le 21, lundi de Pâques. Nous avons travaillé là trois jours aux mines, pour faire notre apprentissage. Ensuite, nous sommes allés aux placers de Manathan Bar. Là, nous nous sommes séparés les uns des autres, parce que, en Californie, on ne peut pas travailler beaucoup ensemble. Trois au quatre au plus, c'est suffisant, à moins d'entreprendre de grands travaux, alors, sans discussion, nous nous sommes séparés, travaillant cependant toujours les uns près des autres. Bovée, Verlet, Goujot et moi, nous étions ensemble. Raison avec Justin Demange et Trottot, seuls. Nous avons travaillé à peu près deux mois dans cet endroit, sans gagner beaucoup, nos journées n'étaient que de 15 à 20 francs chacun.

Trouvant que ce n'était pas assez, nous descendîmes plus bas dans un lieu nommé Lècis-Bar. Là, nous fîmes un trou, à nous quatre, pendant trois jours, sans pouvoir rien trouver. Nous nous plaçâmes un peu plus loin, auprès de quelques Américains qui faisaient de très bonnes journées. C'est dans le courant de juin que nous avons commencé à faire une découverte dans cet endroit. Nous ne l'avons pas quitté depuis cette époque et nous ne savons pas aujourd'hui quand nous le quitterons car nous avons trouvé à faire notre journée dans ce claime. Dans les premiers moments, nous ne faisons pas beaucoup mais, à force de travail et de persévérance, nous avons assez bien réussi et nous avons l'espoir que, plus nous avancerons, mieux nous nous trouverons. Nos journées nous rapportent à peu près 50 à 60 francs chacun. Nous avons acheté 2 500 francs une part de claime voisine des nôtres : dans l'espace de trois semaines, notre argent nous est rentré et nous espérons avoir un bon bénéfice sur cette portion par la suite". Par comparaison, on estime à cette époque qu'un ouvrier partant travailler six mois à l'extérieur, rapportait au village environ 150 francs.

La vie de ces chercheurs d'or est des plus pénibles. Dans *L'Or de la terre*, Bernard CLAVEL décrit ainsi le paysage : "Petits cambes de bois ronds plantés à la diable. Baraques mal bâties par des gens qui tenaient la hache pour la première fois. L'argile et la mousse entre les billes pour affronter l'hiver furibond. Hommes épuisés, venus de partout, réunis là par une même folie. Certains assez déments pour avoir traîné jusqu'en ces lieux perdus, leur femme et leurs enfants. Ainsi naissaient des villages partout où l'on flairait le métal jaune". Quant à Jean MIGOT il décrit ainsi son travail : "Les travaux des mines sont très pénibles ; il faut être habitué au

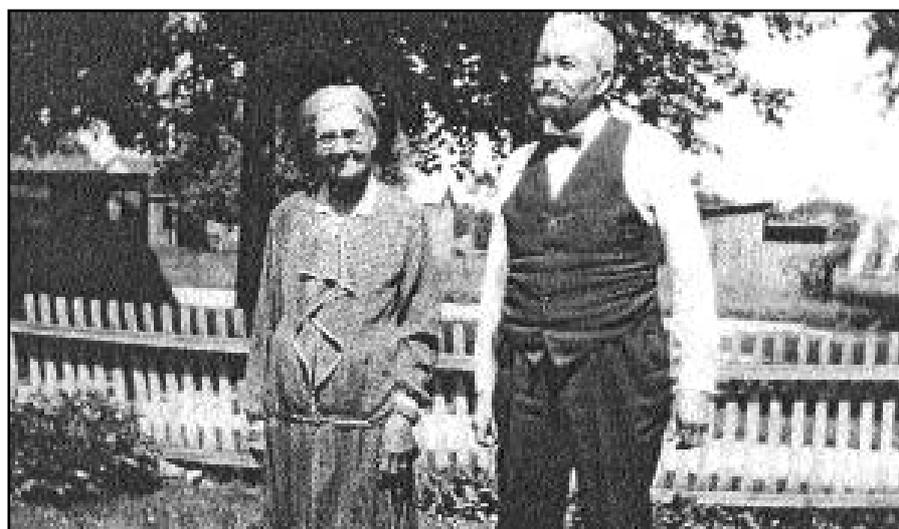
travail pour y résister, car, parfois, on est dans l'eau jusqu'aux genoux pour vider les trous et pour laver la terre à la rivière qui est très froide en hiver et au printemps. On ne peut pas extraire l'or de la terre sans la laver, surtout dans les endroits où nous sommes, car l'or y est très fin. En sorte que tantôt on a froid et tantôt chaud ; il faut être fort de constitution pour y résister". Jean Migot conclut après dix mois de campagne : "Je me plais très bien en Californie, car c'est le meilleur pays du monde. Je ne sais jusque quand j'y resterai, peut-être un an, peut-être dix ans, tant que je trouverai de l'or, je m'y plairai bien. Je n'espère pas faire fortune, mais j'espère dans quelque temps avoir assez pour être à mon aise en France et y vivre de mes rentes".

Si l'on en croit l'abbé MANET, sur une douzaine d'émigrants, la moitié ne trouvèrent en Amérique que la misère et la mort, un quart trouvèrent sur place une situation honorable et le dernier quart rentra au pays aussi pauvre qu'au départ et certainement fort déçu de l'aventure.

Jean Migot, en ce qui le concerne, abandonna la recherche de l'or dès l'année 1852. Il s'associa avec Justin Demange pour exploiter un ranch d'élevage. Nos deux Lorrains s'imposèrent de grandes dépenses pour aménager une habitation, des engrangements, effectuer l'entourage de leur domaine et acquérir une quarantaine de bêtes à cornes, troupeau qu'ils agrandirent par la suite. Jean Migot ne profita pas de cette réussite puisqu'il mourut en 1853 ou 1854. Par contre, d'autres ont fait souche, tel Stéphane Demange dont la descendance donnera, à son nom, une consonance à la fois américaine et aristocratique sous la forme de Mr et Mrs Stéphen De Monge. Installés à Fayetteville, dans l'Ohio, ils marient



La famille de Jean-Pierre MANET, partie, en 1853, au complet, père, mère, aïeuls et certainement enfant(s?), n'a pas donné de nouvelles depuis 15 ans et ne semble pas vouloir revenir à Bruley.



Stéphane et Marie DEMANGE (seconde génération)
domicilés à Fayetteville dans l'Ohio

Mr. and Mrs. Stephen L. De Monge
request the honor of your presence
at the marriage of their daughter
Anne
to
Mr. Cyril G. Glasgens
Wednesday morning, June the ninth
Nineteen hundred and twenty six
at eight forty five o'clock
St. Patrick's Church
Fayetteville, Ohio

**Faire-part du mariage de leur fille Anne.
 Ils ont américanisé leur nom en
 Stephen and Mary DE MONGE**

"Blessed are they that mourn, for they shall be comforted." St. Matt. V. 3. 4853
 1936
 My Jesus have mercy on the Soul of
Mary Elizabeth De Monge
 Died January 23, 1936
 Age 77 yrs. 4 mo. 12 da.
PRAYER
 O GENTLEST Heart of Jesus, ever present in the Blessed Sacrament, ever consumed with burning love for the poor-wailing souls in Purgatory have mercy on the soul of Thy departed servant.
Mary
 Be not severe in Thy judgment but let some drops of Thy Precious Blood fall upon the devouring flames, and do Thou O merciful Saviour send Thy angels to conduct her to a place of refreshment, light and peace. Amen.
 May the souls of all the faithful departed through the mercy of God, rest in peace. Amen.
 Eternal rest grant unto her, O Lord and let perpetual light shine upon her. Sacred Heart of Jesus, have mercy on her. Immaculate Heart of Mary, pray for her. St. Joseph, friend of the Sacred Heart pray for her.
 (100 days for each aspiration)

**Avis mortuaire de Mary DE MONGE
 (1859-1936)**



Estelle DEMANGE et X. GREGOIRE, natifs de Bruley et installés en Amérique.

leur fille Anne avec Cyril G. Clasgens, en 1926. Mary Elisabeth De Monge, née en 1859, est décédée en 1936. Reine Gillet, veuve Grégoire, partit avec son fils seulement en 1867 mais décéda malheureusement au cours du voyage, tout autant de vieillesse que de bronchite chronique, sur le bateau *ETNA*, le jour de Noël, en vue des côtes d'Irlande. Son fils

atteignit l'Amérique et y fonda un foyer avec Estelle Demange, native, comme lui, de Bruley. On retrouve leur descendant Harold Grégoire en 1927 lors de son mariage avec Helena. Le couple s'installe à Wheaton dans l'Illinois. Leur fils Lucien, marié lui aussi avec une jeune fille prénommée Helena est installé dans les années 1950 à Stuart en Floride. Leurs petits

enfants Scott et Brian ont aujourd'hui aux environs de 55 ans. Lié par des liens de parenté avec les familles Grégoire et Demange, Lucien Haydont partit en Amérique dans les années 1920 comme chef cuisinier, "*an excellent cook*" ainsi que le confirmeront ses employeurs. Rentré en France en 1932, fortune faite, il mourut néanmoins dans la misère.

Conclusion

Ainsi, pour ce qui concerne nos campagnards de 1850, on ne craint pas d'affirmer que, s'il est certain que la découverte de filons d'or en Californie et surtout la publicité exagérée qui en fut faite, provoqua chez eux l'idée d'aller tenter l'extravagante aventure, la situation matérielle dans laquelle se trouvait la paysannerie, à cette époque, ainsi

que l'échec de la révolution de 1848, ne furent pas étrangères à leur décision. Et, si certains malheureux trouvèrent là-bas une mort prématurée, si d'autres revinrent au pays déçus de l'aventure et seulement auréolés du prestige des aventuriers, d'autres y trouvèrent assez de ressources pour s'installer en Amérique et y faire souche. Il y a

peu encore, un descendant des Grégoire parcourait le Toulousain à la recherche de ses racines.

L'Amérique ne doit pas tout aux soldats de La Fayette, nos obstinés chercheurs d'or qui entreprirent la dangereuse expédition, ont aussi, pour leur part, contribué à façonner le caractère.

Bibliographie

Histoire Universelle, Quillet, page 233

Histoire Economique et Sociale de la Lorraine, François BAUDIN, Editions Serpenoise

Les Flibustiers de la Sonore, Michel LE BRIS, Editions France Loisirs

L'or de la terre, Bernard CLAVEL, Editions France Loisirs

Quand nos ancêtres partaient pour l'aventure, Jean Louis BEAUCARNOT, France Loisirs

Un Lorrain en Californie, Abbé Léon MANET, Editions Pays Lorrain

Un pèlerinage en l'honneur de Notre Dame de Lourdes dans un village Toulousain, Abbé DEMANGE

Bruley au fil des ans, Bernard MANET, Editions Etudes Toulousaines

La Vie à Bruley, n°4, 30 mars 1988

Quand la Californie était française, Michel LE BRIS.



Lucien et Helena GREGOIRE (troisième génération) domiciliés à Stuart, en Floride, vers 1950, avec les deux petits enfants Scott et Brian.